luteur infatigable pour la défense des idées traditionnelles.» « Quoique beaucoup plus riche que je ne désire d'être, je regrette quelquefois de n'avoir pas de quoi attacher 4 ou 5 personnes qui dans ce centre de correspondance typographique, périodique, littéraire, philosophique (car il n'y a pas en Europe de ville comme Liège à cet égard) feroient merveille. Nous sommes bornés de tous côtés ; nous n'avons ni moïens ni encouragement. Mais la secte philosophique n'épargne rien pour ses succès ; et la méchanceté d'ailleurs, la corruption, l'ignorance et la déraison la secondent à l'envi. »

FELLER ET LE RÈGNE DE JOSEPH II JUSQU'A LA RÉVOLUTION BRABANÇONNE.

Inutile de dire que Feller fut profondément affligé dès que JOSEPH II auquel il avait prodigué les éloges quand il eut refusé en 1777 de rendre visite à VOLTAIRE à Ferney, manifesta par ses premiers édits son intention de subordonner l'Eglise à l'Etat et en général, de gouverner d'après les principes de la philosophie à la mode. Après la publication de l'édit supprimant toute autorité étrangère sur les établissements monastiques des Pays-Bas, il écrivit dans une lettre du 15 avril 1781 : « Bon Dieu, que penser des décrets de notre Empereur ! Quelle début ! quel (sic) perspective pour l'avenir !... j'en ai été malade, réellement j'en ai eu la fièvre. J'ai écrit toutes les imaginations possibles à des gens qui jouissent de la confiance de ce prince. S'il étoit raisonnable d'espérer qu'il put revenir d'une démarche de cette nature, j'espererois encore. » Il considérait cette mesure comme un schisme, une destruction complète de la vie monastique. Peut-être le pape pourrait-il intervenir avec succès. A propos du « bon papa de tous les chrétiens », Feller avait l'intention de lui transmettre ses « petites histoires littéraires » par l'intermédiaire du cardinal Rezzonico. Malgré la perte de toute ambition, il aurait été sensible à l'affection du pape, puisque Clément XIII lui avait donné tant de bénédictions qu'il pouvait s'enhardir à en demander à son successeur.

Lors de son voyage dans les Pays-Bas, Joseph II avait dit de Feller après avoir parlé de lui en termes élogieux : « Il faut que je voie cet homme ».

Une lettre du 25 juillet de cette année nous apprend que le bien que le monarque avait dit de lui n'avait pu engager Feller à se faire présenter à lui le jour où il passa à Liège et qu'il s'était rendu alors à Maastricht. « Tout le monde se seroit imaginé que j'avois quelque grâce à lui demander ; tandis qu'il n'est pas même en son pouvoir d'ajouter un degré à ma félicité et à mon véritable contentement ; au contraire, il ne faudroit qu'un seul de ses dons qui me rendit tant soit peu plus riche ou plus honorable, pour mettre le trouble dans la situation de mon cœur. » Feller invita toutefois son correspondant qu'il craignait peut-être d'offenser de venir le voir à la première occasion afin qu'il pût s'expliquer ; du reste le souverain ignorait peut-être que Feller résidait à Liège.

A cette occasion, le philosophe français RAYNAL dont je parlerai encore dans un chapitre suivant s'était présenté déjà auparavant à l'archiduchesse